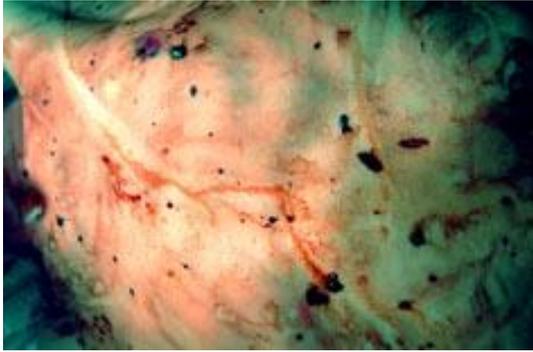


26/9/2012 – paru sur [Facebook](#)



## Le soufre de La Chair, par Yves Guesdon

Photo ©Ludivine Haezbaert

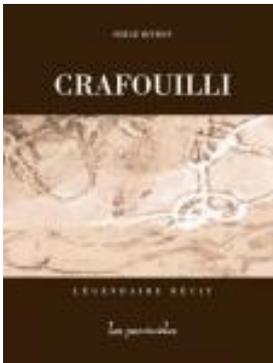
Évoquer Serge Rivron, c'est souvent convoquer Bataille, Céline, Bloy, Calaferte... On devrait pourtant éviter de le pousser sans ménagements au milieu de ses grands aînés. Gare au choc thermique, car il y a souvent une sacrée différence de température entre eux et lui. Leur écriture est d'une incandescence froide, la sienne tient chaud.

J'ai lu *CRAFOUILLI*, qui m'a éberlué, *OCTOBRE RUSSE*, qui m'a passionné, *LA CHAIR*, qui m'a adoré. Oui, ce livre m'adore, il me trouve idéal, lecteur l'encensant sans vergogne, l'annonçant chef-d'œuvre faramineux.

Pourquoi Bataille ? Un grand intellectuel utilisant la littérature à des fins personnelles, histoire d'entraîner tout son monde dans le même abattoir sacrificiel, au nom du sacré sans cœur. Pourquoi Céline ? Un novateur phénoménal utilisant la littérature à des fins personnelles par-ci, collectives par-là, au nom du sacré sans âme. Pourquoi Bloy ? Un visionnaire utilisant la littérature à des fins aveugles, au nom du désespoir. Pourquoi Calaferte ? Un esprit vrai et mélancolique, qui s'est coincé dans la mécanique des femmes, au nom de Dieu sait quoi. Ce sont de beaux représentants du corps glorieux dans tous ses états. Ils ne représentent pas la chair et n'ont fait que la trouver triste.

Rivron prend l'intervalle entre corps et chair, jusqu'à faire éclater la panse de l'âme. Aussi vrai qu'un système n'est parfait qu'en se fiant à ses failles, l'écriture de Rivron est belle de toutes les brèches chaudes du langage. Il connaît ses classiques jusqu'à leurs trésors les plus enfouis, écrivains de la totalité ou du manque, il a contemplé les lingots des plus riches possesseurs de la langue sans en voler un seul : il a juste transformé leur éclat fermé en lumière vivante.

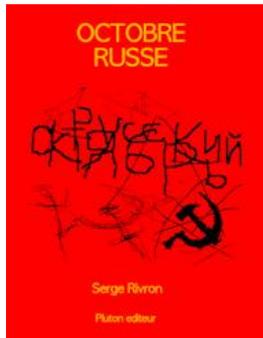
Les naines blanches n'ont pas prise sur la géante rouge. Je les ai lus, ces auteurs, tant et plus, pendant des lustres, et avec eux René Char et son Eluard, Claudel et son Rimbaud, Aragon et son mille-con d'Irène, et tous les autres ou presque, tous ceux qui ne se sont jamais remis d'être précédés de Baudelaire ou Ducasse, eux-mêmes glaçants. C'était grand, fort, beau, important et c'est inoubliable. Avec eux, j'avais "mieux froid". Et puis foin des splendeurs de la désespérance littéraire, adieu Michaux, Musil, Suarès. Je suis allé chercher du soleil ailleurs. Mourez de rire si vous voulez, mais je me suis mis à lire Coehlo et consorts. Ce fut la fin de la littérature mais le début d'une vie meilleure. J'ai quand même écrit un livre à mon tour, pour leur arriver à la cheville. J'ai cherché un éditeur, selon la formule lourdement consacrée. J'ai contacté, par un hasard évidemment prédestiné, Les Provinciales. L'éditeur a perdu mon manuscrit mais j'ai trouvé *Crafouilli*.



L'impression de sauter sur une mine, une mine d'or. Un coup de chaleur comme je n'en avais plus éprouvé depuis la Comtesse de Ségur, si l'on veut bien me pardonner l'inadmissible équivalence : on ne peut pas en vouloir aux grands émois d'enfance. Je lisais encore parfois Supervielle ou Delteil pour me caresser dans le sens du poil, Angot ou Houellebecq pour me caresser dans l'autre sens, Borges ou Cortázar pour reprendre mes esprits. Mais quand on croit avoir tout lu, c'est qu'on n'a encore rien vu : jamais je n'aurais cru pouvoir prendre à mon âge un tel livre en pleine poire. Un livre chaud, au sens le plus élevé, car Rivron a le cœur mystique, pas seulement l'âme. C'est ce qui donne à son style étourdissant sa puissante et constante température. *Crafouilli*, c'est *La Chair* tome 1. Si on ne sait pas lire, c'est le moment d'apprendre. Si on sait lire, c'est le moment de désapprendre. *Crafouilli* contient

d'ailleurs la formule magique du processus d'alphabétisation des masses. Ce livre n'a rien à faire dans la littérature d'aujourd'hui : [il avait raison, Olivier Rubinstein](#), dont on sait ce qu'il avait à faire, lui, dans l'édition contemporaine ! *Crafouilli*, c'est pour toujours, sauf pour les rentrées de septembre. Peut-être Jean-Edern Hallier aime-t-il ce livre, à moins qu'une tempête de jalousie dévaste tout son ciel. D'ailleurs, *Crafouilli* n'est pas un livre. C'est un organe palpitant, autonome, arraché à vif du corps astral de son auteur. Céline ou Bernanos se sont

inconsciemment attribué le génie de la langue pour traiter avec flamboyance des sujets conventionnels. Rivron a découvert le génie de la langue sans se l'attribuer, et il lui adjoint son talent fou. Lui, c'est un vrai passeur, comme son nom de riverain l'indique.



*Octobre Russe*, c'est *La Chair* tome 2. Quel autre livre dont l'histoire se passe au pays des fourrures peut faire autant chasse-neige ? Le livre laisse parler la vie, chaleureusement, avec tout ce qu'elle aime dire de beau, de drôle, d'irradiant, de noble, de simple, de vrai, de catastrophique. La vie se raconte elle-même dans ses allées et venues, ses croisements, ses portes, ses intersections, ses trappes, ses combines, en s'offrant les services d'un écrivain extraordinaire qui croit en elle au-delà de la foi. Rien qu'aux pages 48-49, il y a de quoi décatir la somptueuse jérémiade de *Belle du Seigneur*. Rivron psalmodie avec la beauté du cœur et annule l'esthétique manipulatrice d'Albert Cohen. La chair, c'est le cœur, et il faut l'avoir plein d'amour, de profondeur, de lucidité, de connexions supérieures pour parler ainsi des femmes, sur ce ton, avec une aussi terrible grâce. Il faut l'avoir plein de vérité, de bienveillance, de vision universelle, pour rendre aussi fraternel un périple aussi étranger. Les bras prolongent le cœur jusqu'aux mains, jusqu'au toucher. Rivron a un toucher. Plume, stylo, ordi... non : lui, on dirait qu'il écrit directement avec les doigts, sur le sable mouvant d'une lagune éternelle. Mandiargues a cherché cela, mais il a bien trop forcé le trait. Rivron a un grand avantage sur Céline et les autres : il ne se laisse jamais formater, dévorer, déborder ou soumettre par la rage. Eux tapaient dans le mille, mais lui tape dans les trous, au sens de Lacan : il touche au Réel. D'autres, comme Nabe, sont pris d'une rage qu'ils ne peuvent métaboliser autrement qu'à l'aide d'une certaine vulgarité, péniblement grimée en indignation.



Pas de ça chez Rivron, et surtout pas dans *La Chair*, tome 3. Rivron y est un savant des espaces onduleux et des angles vivants : s'y engouffre tout ce qu'il a de cœur, d'intelligence, d'ironie, d'espérance, de tourment comme des éclaireurs préparant la place à son talent. La rage ne passe jamais en premier : elle ne vient qu'ensuite, comme une révolte distante et heureuse d'être consciente d'elle-même, sans haine et sans amertume, magnifique colère d'amour. Rivron ne vocifère pas. C'est un mystique intimiste qui met dans *La Chair* son explosive pudeur. Ce livre est si vivant qu'il respire, si vibrant qu'il transpire, si touchant qu'il fulmine, si sexuel qu'il prie. C'est une mélodie aux variantes saisissantes, le Cantique des cantiques pénétré jusqu'à l'os, et l'on se vautre dans sa moelle, et elle a un goût de manne. Michel est un héros fantôme, en fuite devant l'incarnation et à travers toutes les femmes que cela suppose. Il a mis un temps fou à naître et toute sa vie freine le temps jusqu'à l'accélération finale. Il s'y déplace comme un fantôme dans un train fantôme lancé dans un tunnel fantôme, pour que se compose un livre hanté par la vérité des pensées, des sentiments, des comportements, des synchronicités, des énergies psychogénéalogiques, des douleurs enthousiasmantes de la jouissance, des appels torturants à l'extase. C'est un livre admirable, fait des pages arrachées aux grands maîtres ès lettres qui n'ont pas osé les écrire.

Voilà, au fond je n'aurai pas dit grand-chose de cette exceptionnelle trilogie indirecte car elle se dérobe trop à tout commentaire valable : je me suis plutôt rabattu sur l'auteur, que je connais encore moins qu'avant, mais dont je dis qu'il écrit comme un dieu. Il y a longtemps que je n'ai pas dit autant de bien de quelqu'un : cela aussi tient chaud. Merci à lui.

Yves Guesdon